



L'éditorial de Franz-Olivier Giesbert

La gauche Bisounours et le « modèle » allemand

Qu'est-ce qu'un Français moyen ? Un râleur qui en veut à la terre entière et impute, selon les cas, les échecs de son pays à l'euro, à l'Allemagne, aux Etats-Unis ou à la Chine populaire.

C'est ce qu'on pourrait appeler la xénophobie bien-pensante puisqu'elle est souvent de gauche. Dans son esprit, si nous glissons sur la pente raide du déclin, ce ne serait pas notre faute, mais celle de l'étranger, qui nous veut tant de mal. Dans ces conditions, pas question de s'interroger sur le prétendu modèle français, qui pourtant fait eau de toutes parts.

Le modèle français ne produit pas grand-chose, fors des idéologues Bisounours, qui tirent sur tout ce qui bouge ou marche. Dernier exemple : « Made in Germany » (1), un livre de Guillaume Duval, rédacteur en chef d'*Alternatives économiques*, excellent journal militant, bible de ces enseignants qui « apprennent » l'économie à nos enfants en les gavant comme des canards d'une mixture pseudo-marxiste.

« Made in Germany » est une descente en flammes du modèle allemand, accusé de tous les maux ou presque. C'est une spécialité gauloise que de hurler au libéralisme, qualifié de néo, d'ultra ou de sauvage, dès qu'un pays obtient de bons résultats économiques. M. Duval a du talent, il a raison de célébrer l'organisation industrielle outre-Rhin et on ne lui reprochera pas de déconstruire le modèle allemand, ce qui est la quintessence même de notre métier. Mais ce qui mérite notre attention, c'est moins son livre en soi que le syndrome qu'il révèle.

Avec « Made in Germany », dont les bonnes feuilles sont parues dans *Le Nouvel Observateur* et qui est appelé à rencontrer un succès certain à gauche, M. Duval incarne superbement ce que nos collègues anglo-saxons appellent le « déni français ». Un mélange d'isolationnisme, de repli sur soi et de complexe de supériorité, les trois matrices du déclin. Sans oublier un refus hystérique de toute forme de rigueur, dernier marqueur de cet ultrakeynésianisme qui, au cours des dernières décennies, a ravagé les économies occidentales et que l'on peut résumer ainsi : ouvrez les vannes, creusez les déficits, cela fera repartir l'économie. On a vu le résultat.

Le cadavre de Keynes bouge encore. Une fraction non négligeable de gauche en est convaincue : que notre système fonctionne ou pas, peu importe, pourvu que rien ne change dans un pays qui compte deux fois plus de fonctionnaires pour mille habitants que l'Allemagne et où l'une des principales revendications de nos compatriotes est d'en embaucher encore en empruntant toujours plus, avant d'effacer la dette, bon sang, mais c'est bien sûr !

C'est ce qu'on peut appeler le modèle grec, qui, même s'il a du plomb dans l'aile, figure encore en bonne place dans le panthéon personnel de cette gauche qui, apparemment, n'arrive pas à comprendre comment il a pu échouer et attribue sa chute à un obscur complot financier international, non à ses frasques budgétaires.

Si l'économie allemande, que nous surplombions il n'y a pas si longtemps, nous toise aujourd'hui de très haut, il doit bien y avoir une raison et nous serions fondés à nous inspirer de ses recettes, dont la moindre ne fut pas l'assainissement des finances publiques, si douloureux fût-il.

Les modèles ne s'usent que si l'on s'en sert. Ils ne durent pas, comme le montre la ronde de nos économistes de référence, les Keynes, Smith ou Ricardo, qui tombent souvent du manège avant d'y remonter. La grande erreur de M. Duval et de ses semblables est de croire que les politiques publiques restent gravées à tout jamais dans le marbre de l'Histoire. C'est ce qui rend enfantin et dérisoire son procès de l'Allemagne.

Il y a quelque chose de comique à observer la commisération de l'« économiquement correct » à l'égard de l'Allemagne. Qu'elle soit plus inégalitaire que la France, c'est une évidence qu'elle devra corriger. Qu'il y ait, outre-Rhin, de la misère sociale, on n'avait pas besoin de M. Duval pour l'apprendre ou le déplorer. Que le taux de fécondité germanique ne cesse de baisser (au rythme actuel, nous serons plus peuplés en 2060), la chose est en effet préoccupante.

Il n'en est pas moins vrai que l'Allemagne a résisté au processus de désindustrialisation qui dévaste la France. Qu'elle exporte avec insolence. Que son économie croît plus vite que la nôtre. Qu'elle a l'un des taux de chômage les plus bas d'Europe (5,3 % en décembre 2012).

De grâce, finissons-en avec l'idéologie du déficit et son ombre, la sinistrose, qui nous enfonce dans l'ornière. Prenons les bonnes idées là où il faut, comme dans *The Economist*, organe officiel du libéralisme économique, qui, cette semaine, n'hésite pas à célébrer ce qu'il appelle les « supermodèles » d'Europe du Nord (Suède, Norvège, Danemark, Finlande), pourtant surfiscalisés et à rebours de ses principes, où « l'Etat est populaire non parce qu'il est gros mais parce qu'il marche ».

Dieu merci, il y a le Mali. En attendant de remonter la pente en s'inspirant de l'Allemagne et des pays nordiques, la France pourra toujours se consoler avec ses succès en Afrique, où elle a montré, en sauvant un peuple du désastre islamiste, qu'elle pouvait encore faire l'Histoire ■

1. *Seuil*